



LA TÉLÉVISION PAR FRANÇOISE GIROUD

La gracieuse et la vorace

Gracieuse et calme dans l'œil du cyclone, Catherine Tasca se trouvait, parmi les invités de Jean-Marie Cavada, dans une situation impossible. Que voulez-vous qu'elle dise ? Il n'appartient pas — il n'appartient plus — au ministre de définir les missions de la télévision, et on s'en félicitera. Aurait-elle pu donner quelques indications sur la vocation du service public ? Là aussi, le terrain était glissant. Pour se garder de glisser, le mieux était de s'accrocher à la langue de bois. Elle s'y résigna. Et comme ce n'est pas vraiment son genre, qu'elle en a gros sur le cœur s'agissant des programmes, elle a lâché un peu de vapeur en exprimant sa vive réprobation à l'égard des coupures publicitaires au cœur des films. Hélas ! Savez-vous ce que ces coupures rapportent à la Une ? 800 millions par an, 4 millions par jour pendant deux cents jours. Alors, on peut toujours causer...

On causa, pour échanger, comme il était fatal, beaucoup de banalités. Pivot s'ennuyait, Foucault frétillait, Etienne Mougeotte vendait sa camelote, les sondages pleuvaient... Le vrai est que le système est malade. FR 3, chaîne aberrante — dont il n'a pas été question —, absorbe chaque année 3,2 milliards pour flotter, sans objectif, sans physionomie. A 2 s'esouffle derrière la Une avec un budget de 2,9 milliards là où la Une en dépense 4,5, bientôt 5. Les prix se sont envolés, ceux des films, ceux des retransmissions sportives... Les étourneaux qui ont privatisé la Une, en 1986, ont introduit la vérole dans la vénérable télévision française avec la loi du marché. Car on peut faire de la mauvaise télévision avec de l'argent mais on ne peut pas faire de la bonne télévision sans argent. L'animal est vorace. Et ce n'est pas seulement le salaire mirobolant, et contagieux forcément, de Christine Ockrent qu'il s'agit d'assurer. C'est toute l'économie du service public qui est malsaine avec 67 % des ressources d'A 2 provenant de la publicité. Alors la qualité, la création, la production fraîche...

De quoi parle-t-on ? Les velléités de création au plus juste prix, cela donne, sur A 2, « la Chaîne », ou « la Chambre d'ami ». Rien de déshonorant, certes. « La Chaîne » a un petit ton de vérité qui fait son sel. On sait que la télévision provoque une affection bizarre chez ceux qui la font. Ils enflent de la tête. Alors qu'un présentateur vedette soit privé d'antenne et il dépérit, il halète, il suffoque, il devient comme un phoque de la Baltique, il vit dans l'agonie du drogué en état de manque, on sait tout cela. Ici, on le voit, en même temps que quelques petites choses piquantes sur la vie d'une chaîne. On peut s'en amuser. Quant à « la Chambre d'ami », cette histoire ambiguë d'adolescent ne manquait pas de finesse. Mais tout cela est si pauvre, si petit...

Restent les variétés. Quelquefois, c'est épatant. Ainsi Raymond Devos chez Drucker, avec des jongleurs éblouissants et la belle Jevetta Steele chantant « Calling You » de sa voix noire. La classe ! Devos, qui entame une série de représentations à Paris, n'a pas marchandé sa présence, au contraire. Généreux, prodigue, il a tout fait, du piano, de la harpe, des doubles nœuds avec les mots. On l'a vu arrêté par le Grand Motard et le Petit Motard, réveillé en sursaut par le ululement du perceur, zappant entre « Thérèse » et « Emmanuelle », incomparable Devos... Le public riait follement. Et en l'écoutant, on pouvait distinguer la différence entre cette houle spontanée et l'insupportable rire mécanique préenregistré qui accompagne maintenant tant d'émissions présumées comiques. Ce fut une superbe soirée dans sa catégorie. Ne demandez pas ce qu'elle a coûté. Davantage.



Catherine Tasca sur A 2

Perfide Pivot. Autour d'Hervé Bazin, grand électeur au Goncourt, le traître invite quatre romanciers en piste pour le prix le plus rémunérateur de l'année et que leur demande-t-il ? « Que pensez-vous du dernier roman d'Hervé Bazin ? » D'abord, il y a comme un blanc, une angoisse. Et puis chacun se tire vaillamment de l'épreuve, le plus menteur lâchant le plus gros compliment avec l'œil le plus faux. Malgré la présence de ces brillants jeunes hommes, le mot de la soirée fut dans la bouche d'Hervé Bazin, 77 ans. Après avoir narré son combat contre l'âge, objet de son roman, il a murmuré : « Ce n'est pas à proprement parler aussi facile que je le raconte... » L'espace d'un instant, le vieil homme fut émouvant sous ses cheveux teints.

F. G.